

vient de paraître
au
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

ANDRÉ GIDE

Correspondance
avec
Rolf Bongs

1935 - 1950

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR
CLAUDE FOUCART

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 132 pp., ill.,
tirage limité à 250 ex. numérotés,
prix : 65 F.

*Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement
par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André
Gide, à*

Association des Amis d'André Gide
Service Publications
3, rue Alexis-Carrel
F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon

Rudolf Jakob Humm : 1937

une lettre à André Gide

présentée par

CLAUDE FOU CART

Rudolf Jakob Humm a participé, dans le cadre géographique et politique qui était le sien, aux polémiques qui divisèrent les intellectuels, notamment suisses, après la parution du *Retour de l'URSS* et des *Retouches*. Le court échange de lettres qui eut lieu entre l'écrivain suisse et André Gide témoigne, comme nous l'avons vu ¹, des liens qui purent ainsi exister entre ces deux milieux intellectuels dont les caractères étaient pour le moins différents. Après la parution des *Retouches*, R. J. Humm envoya une très longue lettre à Gide que ce dernier qualifia d'ailleurs, dans sa réponse du 13 août 1937 ², de « *bien émouvante* ». Une sorte de communauté d'esprit s'est imposée entre les deux hommes « *à travers les insultes et les dénigrements* » qu'André Gide avoue recevoir à cette date. L'occasion de cet envoi de lettres est tout simplement la lecture par Humm des *Retouches* qui va amener ce dernier à faire en quelque sorte un résumé de ses propres démêlés avec ceux qui furent un certain temps ses compagnons de route. L'année est non seulement celle des grandes désillusions, mais aussi celle des longues réflexions sur un idéal qui est remis en cause ³. Humm avait été présent au Congrès pour la défense de

1. V. dans le BAAG n° 89, de janvier 1991, pp. 91-107, notre article : « Le Retour de l'URSS d'André Gide : un épisode zurichois ».

2. *Ibid.*, p. 97.

3. *Ibid.*, p. 96.

la Culture en juin 1935⁴. Mais, en 1937, les conflits se développent entre les amis. Le fait de faire comparaître Zinoviev devant le collège militaire du Tribunal Suprême avait donné le ton à ces nouvelles luttes. Il suffit de s'en référer aux débats qui divisèrent les intellectuels suisses pour s'apercevoir que le *Retour de l'URSS* et ensuite les *Retouches* allaient précipiter une évolution que Humm résume lui-même dans ses *Souvenirs* en parlant d'un « *règlement de compte écrasant avec le stalinisme* »⁵. Celui qui avait été le « *secrétaire du cercle de la Russie Neuve de Zürich* », est ainsi amené à rompre avec ses anciens amis. La lettre du 31 juillet est le récit de ce trajet à travers les drames de l'époque. Et Humm de mettre en valeur deux textes qui sont témoignages d'un grand élan vers le communisme au début de cette évolution historique. Il y a, d'une part, les extraits du *Journal* de Gide parus dans *La NRF* en juillet 1932 dans lesquels André Gide affirme qu'il aimerait « *vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir* »⁶. Et, dans les « *Pages de Journal* » de septembre 1932, l'écrivain affirme à nouveau sa sympathie pour ce qu'il appelle « *la Russie* »⁷. Mais, d'autre part, il y a la comparaison que Humm établit indirectement entre les déclarations d'André Gide et un discours prononcé par Thomas Mann à Vienne, le 22 octobre 1932, et qualifié par Humm de « *très significatif* ». C'est devant des ouvriers, dans le foyer de Wien-Ottakring, que l'écrivain prononce cette déclaration publiée par ailleurs dans l'*Arbeiter-Zeitung* de Wien le 23 octobre 1932. Tout comme dans le cas d'André Gide, l'événement est de taille. Thomas Mann ne manque pas de signaler à ses auditeurs que cette intervention est « *pour lui très importante* »⁸. Et d'insister sur ce qui est au cœur de cette relation intellectuelle entre « *l'écrivain né bourgeois* » (« *der bürgerlich geborene Schriftsteller* »⁹) et « *ce public ouvrier et socialiste* » (« *vor einem sozialistischen Arbeiterpublikum* »). André Gide ne dira en réalité rien

4. Rudolf Maurer, *André Gide et l'URSS*, Berne : Éd. Tillier, 1983, p. 65.

5. Rudolf Jakob Humm, *Bei uns Rabenhaus. Aus dem literarischen Zürich der Dreissigerjahre*, Zürich-Stuttgart : Fretz & Wasmuth Verlag, 1963, p. 100 (« *eine niederschmetternde Abrechnung mit dem Stalinismus* »).

6. En juillet 1932 paraissent les extraits du *Journal* dans *La NRF* (pp. 32-42). V. R. Maurer, *op. cit.*, p. 23. Dans l'édition de la Pléiade du *Journal 1889-1939* (p. 1044), Gide parle de ses espérances vis-à-vis de l'avenir russe.

7. Ces « *Pages de Journal* » paraissent dans *La NRF* de septembre 1932 (pp. 362-71). Dans le *Journal 1889-1939*, p. 1066 (27 juillet 1931).

8. Thomas Mann, *Politische Schriften und Reden*, Francfort s. M. : Fischer Verlag, 1968, t. 2, p. 233 (« *was immer ihnen dieser Abend bedeuten möge, mir bedeutet er viel* »).

9. *Ibid.*, p. 233.

d'autre lorsqu'il aura à préciser la nature de son engagement, lui qui reste un « non enrôlé ¹⁰ ». Et le cas Humm deviendra, en 1937, exemplaire pour bien des stalinien. Thomas Mann s'efforce, lui aussi, d'établir un rapport entre « culture » et « socialisme », lui le « fils de la culture bourgeoise » (« Sohn der bürgerlichen Kultur ¹¹ »)... André Gide aura l'occasion de revenir bien souvent sur ce sujet. Il saura mettre l'accent sur ce qui est, à ses yeux, le trait d'union entre les deux notions mises en cause : « cette incessante découverte, redécouverte de l'homme » qui permet à l'écrivain de retrouver un rôle dans un monde menacé par le fascisme ¹². Plus tard, dans le discours du 22 juin 1935 pour la défense de la culture, André Gide en arrive à modifier quelque peu sa conception première et à présenter la littérature comme le « triomphe du général dans le particulier, de l'humain dans l'individuel ¹³ », tout en mettant l'accent sur la particularisation, ce rapprochement du « général » et de l'« individuel » qui aboutit naturellement à l'éloge de l'engagement, effort pour sortir la culture de sa « vitrine ¹⁴ » et aboutir à une « communion ¹⁵ », effort pour « aider cet homme nouveau... à se dégager des contraintes, des luttes, des faux-semblants ¹⁶ ».

Thomas Mann refuse, dès l'abord, à associer la culture à la lutte d'une classe sociale. L'art demeure, à ses yeux, un acte libre, « émancipation de l'origine et de la classe ¹⁷ ». Face à l'acceptation par Gide d'une soumission de l'écrivain et de son œuvre aux lois de la lutte sociale et donc politique, Thomas Mann adopte un point de vue plus complexe. D'un côté, il se refuse à admettre un lien entre la valeur de la création et le combat social. Mais, d'un autre côté, il insiste sur la rupture de l'écrivain, du créateur, avec sa propre classe sociale. Il prend sa place parmi les « enfants prodiges de leur classe sociale » (« verlorene Söhne ihrer Klasse ¹⁸ »). L'exemple goethéen fait alors surface. Thomas Mann offre à ses auditeurs un modèle d'analyse : « le fils d'une famille patricienne de

10. Gide, *Littérature engagée*, Paris : Gallimard, 1950, p. 18 (Lettre du 13 décembre 1932 adressée « aux membres du Bureau de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires »).

11. Th. Mann, *op. cit.*, p. 234.

12. Gide, *op. cit.*, p. 57 (« Littérature et Révolution », discours prononcé le 3 octobre 1934 au premier Congrès des Écrivains soviétiques).

13. *Ibid.*, p. 86.

14. *Ibid.*, p. 90.

15. *Ibid.*, p. 91.

16. *Ibid.*, p. 92.

17. Th. Mann, *op. cit.*, p. 235 (« Emanzipation von Herkunft und Klasse »).

18. *Ibid.*, p. 235.

Frankfort » (« des Frankfurter Patrizier-Söhne ») et sa réussite intellectuelle n'a plus rien à voir avec la bourgeoisie. Mais cette rupture n'est qu'un des aspects de l'interprétation fournie par Thomas Mann des rapports culture et classe sociale. Si la bourgeoisie n'a point fourni à la culture allemande un Goethe et si l'écrivain a en réalité rompu avec ses origines, il n'est point question de rapprocher culture et socialisme. Ce que Thomas Mann se propose, en 1932, de démontrer, c'est non seulement la rupture entre le culturel et le social, mais aussi l'« *hostilité* » qui existerait en Allemagne entre culture et socialisme.

Sur un point dans cet effort pour définir les rapports entre l'écrivain et la classe ouvrière, Thomas Mann rejoint sans aucun doute un présupposé dans toute réflexion gidienne, même si cette réflexion ne se limite aucunement à une définition de la part de l'individuel dans la création et l'action littéraires. Thomas Mann rapproche culture et culte (« *Kultur* » et « *Kultus* »). Alors que Gide faisait entrer le phénomène de classe dans l'analyse des valeurs propres à la culture, Thomas Mann y maintient la part du religieux et donc du rituel : « *sublimation esthétique et morale sur le plan purement humain* ¹⁹ ». Certes le religieux, en lui-même, n'a plus sa place dans le processus culturel. Mais ne disparaît point l'aspect que Thomas Mann appelle alors « *mystique* » attaché à la « *notion de culture* » (« *Kulturbegriff* »). D'un côté, il y a donc ce sens du sublime, de l'« *épurement* » (« *Veredelung* »). Et, de l'autre, cette affirmation du « *caractère asocial, égoïste et individualiste de la culture* ». Cependant Thomas Mann réintroduit le social par le biais du religieux. Car « *le moi religieux est incorporé à la paroisse* ²⁰ ».

L'écrivain allemand n'est pourtant pas prêt à faire abstraction de la réalité politique et il met en valeur ce qui lui paraît être la vraie fonction du socialisme, c'est-à-dire la « *désagrégation de l'idée de peuple et de communauté, idée antisociale et culturelle* » (*Zersetzung der kulturellen und antigesellschaftlichen Volks- und Gemeinschaftsidee* ²¹ »), si l'on accepte de voir dans le penseur, non point celui qui aide la classe ouvrière à rompre avec le régime imposé par la bourgeoisie, mais le chantre d'une communauté. À la lutte s'oppose l'harmonie : « *passage du monde des rapports humains et personnels au monde de la sociabilité* ²² ». Mais

19. *Ibid.*, p. 235 (« einer... rein human ästhetischen und moralischen Verfeinerung »).

20. *Ibid.*, p. 236 (« Das religiöse ich wird korporativ in der Gemeinde »).

21. *Ibid.*, p. 236.

22. *Ibid.*, p. 236 (« aus der Welt des Persönlich-Innere menschlichen in die Welt des Sozialen »).

Thomas Mann ne se contente de rappeler les principes d'un monde dans lequel le spirituel est en fait le reflet d'une vision du monde où l'esprit et la société s'associent. Car il lui faut bien constater que le « *conservatisme* », forme originelle de l'harmonie bourgeoise, a perdu le contact avec « *l'esprit vivant* » (« *dem lebendigen Geist* »). Et le socialisme devient, dans cette méditation sur l'évolution de l'humanité, volonté de « *donner un sens à la terre* »²³ et non point rupture avec la société en place. Le penseur socialiste est en accord avec le peuple. Le vrai combat est celui des intellectuels qui empêchent que « *la volonté du peuple* » soit « *sabotée* »²⁴. Et Thomas Mann de résumer le véritable conflit qui divise les citoyens. Il existe une tension entre le peuple qui lui désire « *paix, travail, pain* » et les gouvernements qui, au nom de la patrie, déjouent les plans de ce peuple. L'écrivain allemand ne ménage d'ailleurs pas sa peine pour condamner les forces du fascisme, pour s'en prendre à Marinetti, « *le fasciste et futuriste italien* »²⁵. De ce fait, Thomas Mann ne peut que condamner, à l'époque où il parle, l'idée suivant laquelle le principe même de la nation puisse encore avoir un avenir en ce qui concerne la vie politique. Au même moment, André Gide considère le fascisme comme une forme d'« *oppression* »²⁶. Il s'agit donc de faire « *la guerre à la guerre* », c'est-à-dire à l'impérialisme. Cependant Gide admet que sauver l'Europe, c'est uniquement mener la lutte sociale. Et « *seule la lutte des classes* »²⁷ est susceptible de triompher des forces du fascisme. Pour sa part, Thomas Mann dénonce certes les mirages qui risquent de détruire la démocratie occidentale. Cependant il n'est point question de se laisser enfermer dans la formulation communiste. À ses yeux, le grand danger est à rechercher dans « *l'abus qui est, dit-il, aujourd'hui pratiqué avec le mot national* »²⁸. La tentation du communisme est absente. Mais Thomas Mann aura l'occasion d'affirmer un peu plus tard, dans la lettre qu'il envoie, le 12 janvier 1933, au ministre de la culture Adolf Grimme, que « *l'intellectuel d'origine bourgeoise doit être... du côté des travailleurs et de la démocratie sociale* »²⁹.

L'attitude adoptée par Humm s'inspire largement de ces réflexions multiples et divergentes sur l'avenir de l'Europe à l'arrivée au pouvoir

23. *Ibid.*, p. 240 (« *der Erde einen Sinn geben* »).

24. *Ibid.*, p. 240 (« *Der Wille der Völker wird sabotiert* »).

25. *Ibid.*, p. 245.

26. Gide, *Littérature engagée*, *op. cit.*, p. 21 (Allocution du 21 mars 1933).

27. *Ibid.*, p. 21.

28. Th. Mann, *op. cit.*, p. 247.

29. *Ibid.*, p. 249.

d'Adolf Hitler. Partagé entre ses origines bourgeoises et l'idéal d'un monde social nouveau, l'écrivain suisse est partagé entre son appartenance bourgeoise et l'enthousiasme qui se dégage à l'idée de combattre efficacement le fascisme.

Mais avec la vague des procès staliniens les tensions augmentent entre les tenants du communisme pur et dur et les intellectuels qui se refusent à accepter la terreur. Humm renoncera à travailler pour l'*Arbeiter Zeitung* de Bâle³⁰. Et, après le procès d'août 1936 et la dénonciation des « zino-vieuvistes³¹ », Humm enverra, le 25 août 1936, une lettre ouverte à la revue moscovite *Das Wort* dans laquelle il rompait avec la politique stalinienne. Cette lettre fut publiée dans *Volksrecht* le 27 août 1936. Cette publication déclencha un processus que Humm nous décrit dans la lettre à Gide. Le 9 octobre 1936 se réunirent à l'étage de la Spanische Weinstube Gorgot à Zürich un certain nombre de « jeunes et vieux écrivains de gauche ». Plus tard, on parlera de cette réunion en parlant de « procès en sorcellerie » (« Ketzerprozess³² »). Parmi ces « amis » de Humm, il y avait un certain nombre de personnalités zurichoises, dont Hans Mühlestein (1887-1969), historien de la culture, Charles Ferdinand Vaucher (1902-1972), cabarétiste, et Jakob Bühler, trois défenseurs des thèses stalinienne. Ce « procès » analysé par Humm trouve ses reflets dans la lettre que Friedrich Glauser adresse, le 24 septembre 1937, à Humm. Glauser juge avec une certaine sévérité l'attitude de Humm : cette volonté d'enfermer toute la réflexion sur l'U.R.S.S. dans un raisonnement arbitraire. Aux yeux de Glauser, Humm s'est laissé enfermer dans un dilemme qui n'offre aucune solution dans le réel. D'une part, il y aurait le rêve d'une Russie devenue paradis sur terre et, d'autre part, « un état, comme d'autres états, avec un peu moins d'injustice que dans d'autres pays³³ ». Et, si l'on suit le raisonnement de Humm, quand il n'y a plus de paradis, il n'existe plus que l'enfer.

Le combat a atteint ses sommets et la rupture est complète. La lettre de Raoul Jakob va résumer cette histoire malheureuse :

30. Werner Mittenzwei, *Exil in der Schweiz*, Leipzig : Verlag Philipp Reclam jun., 1978, p. 7. V. aussi le livre de Humm, *Bei uns im Rabenhaus*, *op. cit.*, pp. 70-1.

31. R. Maurer, *op. cit.*, p. 191.

32. Friedrich Glauser, *Briefe 1935-1938*, Zürich : Arche Bernard Echte, 1991, pp. 753-4.

33. *Ibid.*, p. 747.

R. J. Humm
Hechtplatz 1

Zurich, le 31 juillet 1937³⁴.

Monsieur André Gide
c/o Nouvelle Revue Française
Paris

Monsieur,

J'ai lu votre deuxième livre la semaine dernière. Ce qui me frappe, c'est le parallélisme de la pensée, cette même manière qu'elle a de se développer. Je ne me cite que comme exemple et j'aimerais au reste vous raconter mon cas. Je suis arrivé à la Russie neuve à peu près en même temps que vous et que Thomas Mann. J'ai été pendant un an secrétaire du cercle de la Russie Neuve de Zurich, et c'est alors que j'ai lu les extraits de votre Journal dans NRF. Thomas Mann de son côté faisait un discours très significatif à Vienne. J'ai écrit à ce propos deux articles dans Information, revue dirigée entre autres par Silone et disparue depuis, après avoir perdu Silone et s'être endoctrinée. De me savoir avec vous m'a fait beaucoup de bien. Mais quand le procès Sinovief s'est présenté, j'ai agi seul.

Je me rappelle le coup que j'ai ressenti rien que de lire dans un petit article de cinq lignes le nom des accusés. On ne savait pas ce qui se passait, on n'y comprenait rien. Je venais d'écrire une longue adresse sur les affaires d'Espagne qui devait être présentée au Conseil Fédéral par le Comité de Liberté et qui a eu un fort retentissement dans toute la presse. Je venais aussi d'écrire un feuilleton dans la Nationalzeitung, dans lequel je rappelais ce que Gottfried Keller avait fait pour les insurgés polonais de l'an 1863/64, article dont se sert pour citations encore aujourd'hui. On était de plein cœur dans les choses d'Espagne et on se demandait ce qui les prenait en URSS.

Le soir du 25 août un pauvre homme est venu me trouver, c'était leur chargé d'affaires littéraires en Suisse, celui qui s'occupait de nous garder dans la bonne voie. Il est venu me voir, bien qu'il sût que j'étais un peu frondeur, que je fréquentais Silone et Brentano. On a fait deux parties d'échecs dont je me rappellerai la mélancolie de toute ma vie ; on est resté quittes d'ailleurs. Il les connaissait tous, Molotov, Kaganovitch, Vorochilov. Il m'a laissé comprendre ce qu'ils pensaient de Staline. Pendant que nos deux têtes restaient penchées sur le jeu, par monosyllabes il

34. Lettre autogr., 5 pp., 29 x 21 cm, Zentralbibliothek Zürich (Nachl. R. H. Humm 72.13).

racontait, avec une douleur poignante. Je ne l'avais jamais vu comme ça, parce qu'il faisait toujours du brio. Je ne savais pas qu'il était à tel point désabusé et qu'il avait toujours joué double rôle. Il m'a parlé de la mentalité sous-off de ces dirigeants, il était écœuré, il était complètement à terre. Déjà une autre communiste, une brave femme courageuse, stalinienne d'ailleurs (elle l'est encore), m'avait raconté son impression d'un procès auquel elle avait assisté, procès contre des ingénieurs allemands, dont les aveux l'avaient complètement stupéfaite. Sa conclusion en était que la GPU devait disposer de méthodes de suggestion inconnues en Europe. Et c'était une cent pour cent, celle-là.

Lorsque son ami m'a quitté vers dix heures, — et vous êtes le premier auquel je viens de raconter cette visite, ni à Brentano³⁵ ni à Silone je n'en ai jamais soufflé mot, — je me suis dit qu'il fallait agir vite pour qu'il n'y ait pas soupçon de connivence. Il fallait donner un débouché individuel au sentiment d'horreur général. Cela ne pouvait plus rester sous le couvert. Et comme j'avais des manuscrits à Moscou qui devaient paraître dans *Wort*, je leur ai écrit une lettre que j'ai donnée à la presse. Elle était très violente, cette lettre. Je ne m'en suis jamais repenti. Oui, le jour suivant je l'aurais peut-être écrite avec plus de calme, mais je voulais l'écrire et la faire partir le jour même que ces malheureux avaient été tués, et j'ai bien fait. Je ne savais rien, rien, je n'avais pas de preuves, je n'avais que mon sentiment, et j'ai misé sur mon sentiment.

Elle a fait beaucoup d'esclandre, cette lettre, vous pouvez me le croire, et j'en ai beaucoup souffert. Je parlais de parallélisme d'idées. C'est que jusqu'alors je m'étais toujours abstenu de lire des livres défavorables. Je ne connaissais aucun écrit de Trotzki par exemple. Je n'avais agi que par ma conscience, mais sur des données qui n'avaient encore aucune base théorique. Ce que je me suis torturé de comprendre le sens et les raisons profondes de ce procès ! J'écrivais, j'écrivais, j'étudiais, je courais les temps. J'arrivais à Dante. Et je croyais être tout seul, je croyais avoir fait quelque chose d'abominable, d'avoir eu raison, oui, mais d'avoir trop eu raison. Silone m'avait écrit une lettre dans laquelle il m'appuyait, mais je n'osais la montrer à personne, je n'osais non plus lui en demander la permission. Avec Brentano et Silone on avait eu une conférence pour voir de faire front aux invectives éventuelles. On se demandait : Romain Rolland, Gide, qu'est-ce qu'ils pensent. Mais vous savez bien que l'on n'ose point s'aboucher dans ces choses-là. Il faut agir seul, la conscience c'est tout. De vous je ne connaissais que le télégramme très cordial que vous aviez envoyé de la frontière et qu'ils avaient re-

35. V. le BAAG n° 89, janvier 1991, p. 92.

porté dans toute leur presse ³⁶. Ils croyaient que vous les exculpiez. Mais je sentais que ce télégramme était d'adieu. Vous étiez parti juste le 25. Je sentais votre pensée, je vous sentais. Mais je ne pouvais le prouver. Je n'osais vous écrire. De Romain Rolland je connaissais l'opinion par une correspondance qu'il avait eue avec Ragaz et que celui-ci m'avait montrée ³⁷. Ragaz était de mon côté. Silone avait par la suite écrit sa lettre. C'est moi qui l'ai traduite en allemand. Mes amis d'avant m'avaient quitté. Ce n'est que par la suite qu'ils se sont de nouveau rapprochés, après que votre livre parut. Mais jusque-là il m'a fallu passer encore de mauvais moments. J'avais été au Congrès de 1935 à Paris. Je vous y avais vu, vous avez été le seul de toute cette compagnie qui m'ait fait impression. De vous voir, je savais qui vous étiez. (Nous des compagnes nous connaissons les gens rien que de voir comment ils bougent les épaules, voyez-vous. Pourquoi se parler ? On sait ce qu'il pense.) Mais, les amis avec lesquels j'ai été à Paris, Vaucher et Mühlestein, m'ont fait un procès.

Cela a été un assez drôle de procès. Ils m'ont pris au dépourvu en m'invitant à une séance sur un ordre du jour anodin. Cela se passait en octobre et on était dans la petite salle d'une bodega espagnole, ici à Zurich. Il y avait tous les jeunes et vieux écrivains de gauche, tous pris à l'improviste et tous plus ou moins horripilés de ce qui se passait. Mes juges, ils étaient trois, avaient tous tiré de leurs serviettes d'énormes manuscrits qu'ils brandissaient comme des haches et des torches. Ils étaient dans un état de furie que je ne peux décrire. Ils étaient blancs comme leurs papiers. Ce fut le président qui chargea le premier. Le cas de ce président est d'ailleurs assez curieux. Il n'avait pas été au Congrès 1935. C'est-à-dire qu'il avait lanterné jusqu'au dernier moment, puis il s'était concerté avec le président de l'association suisse des écrivains (de réputation fasciste, alors) qui lui prouva que ce congrès était « communiste », ce qui le décida à partir pour le Tessin le jour même où nous partions pour Paris. Le soir avant il parlait encore de venir à Paris. Nous nous sommes bien moqués de lui. Mais par la suite, en jouant sur deux asso-

36. R. Maurer, *op. cit.*, p. 117 (*Pravda*, 25 août). Gide parle de son « inoubliable voyage au grand pays du socialisme victorieux ».

37. De Leonhard Ragaz (1868-1945) il existe une lettre de Romain Rolland à Ragaz (?) du 12 septembre 1936 dans laquelle Romain Rolland discute sur la question de savoir qui est le véritable coupable dans le procès Trotsky-Zinovieff-Kameneff. C'est de cette lettre que Humm semble avoir eu connaissance. Nous remercions notre collègue Bernard Duchatelet de nous avoir fourni ces renseignements.

ciations parallèles qui avaient les mêmes membres à peu près, le groupe de gauche de l'association susdite et le groupe Défense de la Culture, il était parvenu à se faire président de ce dernier groupe, sans que personne ne le sût. Je ne l'appris moi-même que le 28 août, jour où il me téléphona au sujet de ma lettre, en me disant « vous » et m'apprenant que le jour même il avait voulu partir pour Moscou, où il avait été invité comme président de la Culture, et que c'était moi, imbécile, qui avait fait succomber ce beau voyage. Il partit pour le Tessin, froid de rage, et je n'ai jamais compris pourquoi ma lettre, qui était pourtant de moi, l'engageait à tel point. Il essaya de me le faire comprendre par d'autres lettres qui suivirent et qui sont un document assez curieux.

Bref, à mon procès ils étaient trois à m'attaquer, et cela a duré trois heures. Le « président » était maintenant on ne peut mieux avec les deux autres, Vaucher et Mühlestein. Parfois ils s'appartaient comme des juges, discutaient à voix basse. Je m'étais rebiffé au premier abord, mais c'était exactement comme chez les petits garçons où l'on doit gentiment se prêter à être attaché au poteau de torture. Les autres n'y comprenaient rien. Ils croyaient que j'étais un traître. Je n'étais pas préparé, je ne savais que répondre. La réponse vous manque dans ces procès-là. J'ai compris ce que c'est les procès russes et aussi ceux de l'Inquisition. Ils vous disent des choses horribles tout en buvant du vin avec vous. C'est tellement impersonnel, que cela vous prend toute personnalité. On vous identifie au Diable, et vous ne pouvez absolument vous défendre. D'avoir été bon compagnon avec eux, d'en avoir aidé tant, cela veut dire s'être identifié à eux. D'avoir fréquenté Brentano, cela est suspect, tout est suspect, tout est un indice. Vers minuit tout le monde pleurait. L'accusé ne se donnait pas pour vaincu, mais il était très mortifié parce que il pensait qu'il y avait du vrai dans ce que le milieu environnant vous donne une certaine force, et que donc les malheureux du procès de Moscou avait sombré dans la haine universelle. On me faisait quasiment un tort de ne pas m'être suicidé, et que de vivre cela voulait dire pour moi profiter du milieu et de la police bourgeoise. Car si on avait été en Russie, maintenant ils auraient dû passer au cinquième acte et me mettre au mur. Je sais maintenant pourquoi tout le monde pleure dans ces procès. C'est que l'on est si formidablement sous le coup de la vérité de la doctrine matérialiste qui se révèle dans ce que l'inculpé n'est qu'un pauvre bougre et que ceux qui le fusilleront après auront tous des autos et des villas, cette vérité solennelle vous prend tellement aux entrailles, que c'est désolant : quand on est juge, il faut pleurer...

Dans la presse on a eu la bonté d'appeler ce procès le « Ketzergeriocht ». Car il y a eu un vieux brave type qui s'était révolté et qui a ex-

primé son horreur dans la presse. Ils étaient arrivés à dire que j'avais sûrement été payé par les journaux bourgeois. « Oh, mais vous y allez ! » ai-je dit. Le type (ce n'était pas le président) m'a mis la main sur l'épaule et m'a dit : « C'est écrit ici, comprends donc bien, je ne fais qu'exprimer mon opinion, sans que cela puisse te toucher personnellement. » Alors, je les ai laissés faire puisque c'était un procès pour l'usage de Moscou. Ils ne pouvaient me toucher, parce qu'ils ne pouvaient me fusiller. Ils me touchaient de pitié. J'ai avancé timidement que peut-être Gide n'était pas de leur opinion. Ils m'ont déclaré formellement que Gide était du même avis que Romain Rolland, et puisqu'ils sont toujours mieux renseignés, je n'ai su que dire. Je n'ai eu qu'une seule chance dans ce procès, c'est que le jour même la lettre de I. Silone avait enfin paru. Ils la lisaient entr'eux, pendant que l'autre tenait son réquisitoire, et je crois que c'est à elle seulement que je dois qu'il n'y a pas eu de résolution. Sans Silone ils m'eussent passé par les armes. Car, dans ces procès-là ce n'est pas les arguments qui comptent, c'est le nombre des témoins, comme au moyen âge.

Je n'ai pas trop bien pu me défendre par la suite, les journaux bourgeois m'ayant naturellement loué avec ironie, et aussi surtout parce que l'un de mes juges était lui-même en état d'accusation dans un procès, sérieux celui-là, instruit par un tribunal militaire. En décembre lorsqu'il fut condamné à un mois (j'ai été présent à ce procès, où se répétèrent dans le sens inverse toutes les ignominies du mien, c'est effarant jusqu'à quel point l'humanité est encore dans l'animalité), j'ai eu la bonté d'écrire un assez long article dans la Nationalzeitung en sa défense. Ils l'ont naturellement interprété que je m'étais repenti et que la leçon m'avait été salutaire. C'est drôle cette mentalité.

Ce qui est stupéfiant dans toutes ces choses, c'est de voir combien le subjectivisme est le moteur essentiel de tout ce fanatisme. En psychologie, n'est-ce-pas, l'on fait une différence entre fanatisme et enthousiasme. L'enthousiasme c'est quand le MOI sombre dans une idée. Le fanatisme c'est quand il s'en empare. C'est la même différence qu'entre mysticisme et magie.

Ensuite votre livre parut. Ce fut un grand soulagement. Mais un soulagement objectif, pas subjectif. Car on ne pouvait trop s'appuyer sur votre livre. C'est si beau ce que vous y racontez de Démophoôn³⁸. Mais comment leur faire comprendre. On ne réussissait pas à deviner le fond de votre pensée, vous aviez trop savamment caché votre marxisme. Il

38. V. Gide, *Retour de l'URSS*, in *Voyages*, Paris : Gallimard, coll. « Bibles », 1992, p. 405.

était trop de sentiment ; trop candide ; il était tel qu'avec leur assurance habituelle peu après ces Messieurs vous faisiez taire en répandant le bruit que vous vous en étiez repenti et que vous en écriviez un second qui démentissait le premier. Ils sont toujours si bien renseignés ! Mais entre temps j'avais lu Trotzki, j'avais lu Souvarine ³⁹, j'avais lu Schlamm ⁴⁰, tous avec beaucoup de précaution, car ils sont enragés d'un autre côté ceux-là. Mais enfin, je ne me sentais plus tellement isolé, et puis d'autres procès suivaient, celui de Radek ⁴¹ et celui de Touchachevski... et le courant des idées n'était plus celui d'octobre. Du moins ici, l'on peut de nouveau fréquenter ses vieux amis (hormis les « juges », qui ont honte) on ne parle plus tant de la Russie, on se voit un peu moins, mais l'on s'entend sur d'autres questions. Ils savent maintenant que je ne suis pas « payé ». J'ai continué à leur aider.

Et maintenant je viens de lire vos Retouches, et croyez-moi que je les ai si bien comprises. Ce qui m'a le plus frappé c'est là où vous parlez de l'accumulation. Oui, tout le problème est là et c'est de là aussi que vient ce sentiment qui vous dit, — mais sans que l'on ose encore le dire en public, — que tout cet antagonisme entre fascisme et communisme russe nous ne le comprendrons bientôt pas plus que ces terribles guerres de religion des premiers siècles qui se faisaient pour l'interprétation d'un mot, pour une syllabe. La seule vraie différence entre eux sera bientôt que l'un a gardé ses anciennes couches dirigeantes et l'autre a dû s'en créer de nouvelles.

Maintenant, est-ce qu'il faut le dire, ou est-ce qu'il ne faut pas le dire. Est-ce qu'il faut dire que le vrai problème social est celui des couches dirigeantes dans quelque système que ce soit, car elles se feront toujours payer chèrement leurs services, tant que l'accumulation n'aura pas créé l'âge d'or. Et que cela revient au même qu'elles se fassent payer par dividendes, ou qu'elles se fassent pensionnaires de l'état, en lui devalant le risico [sic] par-dessus le marché, ce qui est le truc le plus ingénieux qui se soit vu. Marx dit, vous vous en souvenez, que le libéralisme a libéré les esclaves pour que les entrepreneurs puissent plus aisément les exploi-

39. Boris Souvarine écrivit un *Staline, Aperçu historique du bolchévisme*, qu'André Gide cite dans ses *Retouches* (op. cit., p. 000). V. R. Maurer, op. cit., p. 154.

40. Sur Willi Schlamm, « l'ancien dirigeant du P.C. autrichien établi à Prague », v. R. Maurer, op. cit., pp. 167-8.

41. Karl Radek fut poursuivi et son procès eut lieu en janvier 1937. Lion Feuchtwanger assista à ce procès (*Moskau 1937. Ein Reisebericht für meine Freunde*, Amsterdam : Querido Verlag, 1937, p. 116).

ter. Eh bien, pour les exploiter avec encore plus de commodité et sans risque (excepté celui de la fusillade), les entrepreneurs maintenant se sont faits eux-mêmes les esclaves de l'état, qui les brusque peut-être un peu, mais qui les protège pareillement contre les prolétaires qui se sont faits leurs coopérateurs. C'est le fond de la question. Et elle mène loin.

Car, tout n'étant qu'un problème d'accumulation, et la réforme agraire mise une fois à part, est-ce qu'elle a encore un sens cette terrible guerre en Espagne ? Parfois je me demande, et sérieusement, s'il ne fallait pas lancer un appel aux deux partis pour qu'ils s'entendent sur une constitution où il y aurait synthèse des exigences surannées des uns et des vœux prématurés des autres. Il faudrait former un courant d'idées propice à ce qu'ils se mettent enfin à la même table et que cette boucherie cesse. Car, en Espagne, la raison, irréfragable, vous dit que ce ne sont plus que les Puissances qui se font la guerre et que les Espagnols sont les leurrés.

Il faudrait étudier cette question. Il faudrait étudier aussi le fardeau que représentent les pays arriérés, colonies, Chines, Sibéries, sous tout système, tant qu'il faudra produire pour eux, et cela veut dire, moins produire pour soi-même. Que le régime soit capitaliste ou communiste, le problème revient au même : si les Coloniaux veulent la civilisation, qu'ils payent. Cela sera toujours ainsi, tant que les hommes seront les hommes. « Vous aurez toujours des pauvres avec vous », tant que cette fameuse accumulation ne sera complète.

Mais je cesse.

Je voulais vous écrire tout ceci. Vous le lirez peut-être. La lettre est un peu longue. Mais il faut pourtant parfois s'écrire des lettres. En général, j'en écris trop peu. Et bien que ce soit une histoire d'entre nos montagnes, celle qui m'est arrivée, je crois qu'elle est d'ordre universel. N'allez pas croire que je vous écrive par faiblesse. Je me sens très solide. À ces Messieurs qui ont eu le courage de me faire ce procès, je leur fabrique une satire qui les peindra pour le reste de leurs jours. Et encore on dira que j'ai été paternel. C'est ma manière, littéraire, de mettre les choses au point.

Mais j'aimerais entendre ce que vous pensez de ce que je viens d'écrire au sujet de l'Espagne. C'est très risqué, je le sais. Il faut être une forte personnalité et très supérieure. Maintenant, pour que vous ne me preniez pas pour un agent provocateur, vous pouvez prendre référence sur moi auprès de Silone, et aussi peut-être près de Madame Saint-Hélier⁴², dont

42. Monique Saint-Hélier fut une amie de Rilke (*Correspondance Gide—Valéry*, p. 484). Elle fut la confidente d'Henri Ghéon (*Correspondance Gide—*

dont je traduis l'admirable Bois-Mort en allemand. J'ai écrit moi-même un livre, Les Îles, qui est d'une manière émouvante analogue à Bois-Mort. Peut-être qu'il vous intéresse, et alors je vous l'enverrai.

*Croyez-moi votre très dévoué
Et excusez mon pauvre français.*

Cet épisode marque, à travers la lettre de l'écrivain zurichois, l'immense désarroi qui s'empare en ces années de bien des intellectuels bourgeois. Thomas Mann, en 1932, sut mettre en valeur le sens de ses interventions politiques. Il saura condamner l'influence déplorable qu'Hitler est en train d'exercer sur l'âme allemande⁴³. André Gide ne trouvera pas le temps de répondre sur le détail de la lettre que lui envoie Humm. Mais il en appréciera le ton.

Ghéon, p. 122).

43. Hans Burgin-Hans Otto Mayer, *Thomas Mann. Eine Chronik seines Lebens* (Francfort s. M., Fischer Taschenbuchverlag, 1974), p. 111.